



Nouveau Journal des Dames.
Rue Meslée, Nº 28.

Robe de Velours garnie de Plumes, Chapeau de Velours à la Clari.

NOUVEAU
JOURNAL DES DAMES,

OU

*Petit Courrier des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec une romance en musique et sept gravures par mois, savoir : trois de modes françaises, dont une d'homme, deux de modes allemandes et anglaises et deux portraits de femmes célèbres. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger.—On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n^o. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 23; PAINPARRE, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq Saint-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

CHAQUE âge a ses plaisirs, chaque saison ses douceurs, a dit un vieil adage. Le bonheur de créer de nouvelles modes d'hiver vaut, pour bien des femmes, les agrémens que procure un beau jour d'été. Près d'un foyer ardent, dans un appartement délicieusement décoré, une femme se plaît à écouter le bruit mélancolique du vent; la pluie bat avec force contre ses croisées; elle rend grace aux bienfaits de la fortune, qui la mettent à l'abri des intempéries de la nature; mais bientôt elle s'arrête à la pensée que tant d'êtres malheureux sont, dans cet instant même exposés à toutes les rigueurs de la saison. Son cœur s'afflige à l'idée des maux qui frappent sur une grande partie du genre-humain; quelques larmes viennent payer un tribut à l'humanité souffrante. Elle

dispose une petite somme pour une pauvre famille dont elle connaît les besoins ; la jeune femme est heureuse par anticipation , à l'idée de soulager demain un infortuné. Mais elle a versé des pleurs : les larmes altèrent la beauté ; elle court à sa glace , se regarde avec satisfaction , et bientôt ses pensées prennent une autre direction ; elle médite profondément.... sur une coiffure nouvelle.

La saison des bals va donner ample matière aux détails descriptifs des modes. Nous avons déjà vu de très-jolies robes en tulle, dont quelques-unes étaient zèbrées en rouleaux de satin blanc depuis le haut jusqu'au bas du jupon ; des fleurs détachées étaient posées çà et là dans la garniture qu'il nous sera plus facile de faire dessiner que de décrire. Nous avons aussi vu une coiffure charmante pour une jeune personne ; dans une des grosses touffes de cheveux crépés (car c'est ainsi que les femmes se coiffent maintenant), étaient placées des fleurs sans feuilles et à moitié cachées par des boucles renversées.

Il paraît que le velours et les plumes auront une vogue générale cet hiver. Notre gravure indique comment on garnit en ruches de plumes le bas des robes. Les chapeaux des dames d'un certain âge se couvrent d'une immense quantité de plumes. Le plus simple de ces chapeaux ne peut coûter moins de cent-cinquante francs.

DONATINE T.

LA NINA DU DANUBE.

« Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux ».

IL serait difficile de pénétrer les hommes de cette douce et consolante vérité ; c'est tout au plus si l'on pourrait en convaincre de jeunes amans, et encore... Ce besoin, cette soif insatiable des richesses est devenue un mal général. Ce mal s'étend dans tous les confins de la terre, et il n'y a pas, hélas ! de *cordon moralement sanitaire* qui puisse en préserver les hommes !

Dans un coin de l'Allemagne, non loin des belles rives du Danube, vivait un homme exempt des soucis qui suivent les grandeurs. Ses travaux se bornaient aux soins de cultiver son

champ, ses espérances à voir croître sa récolte, ses plaisirs à la partager avec un pauvre voisin, et son bonheur se renfermait dans l'affection d'une fille chérie, dont il était idolâtre.

Travail, espoir, bienfaisance, amitié, voilà de quoi remplir délicieusement la vie. Aussi le vieux Herman se trouvait-il l'homme le plus heureux de la terre.

La jeune Lisbeth était un modèle de piété filiale; toute la sensibilité dont son cœur était pourvu se reportait vers son père; elle l'aimait avec tendresse; mais son âme brûlante avait besoin d'aimer avec passion.

Le fils du pauvre voisin d'Herman revint habiter la chaumière de son père. Fritz avait vingt ans, une taille élancée, de grands yeux noirs qui exprimaient l'amour; il était riche de tous les dons de la nature: c'en était assez pour Lisbeth; mais le bon Herman pensait qu'il lui fallait quelque chose de plus encore: il s'aperçut de l'amour des jeunes gens bien avant qu'ils s'en aperçussent eux-mêmes: il estimait son vieux voisin, il aimait son fils, mais bien plus encore le bonheur de Lisbeth.

Il n'attendit pas la demande du jeune homme pour le prévenir que sa fille ne pouvait être à lui, s'il ne parvenait à se faire un état qui pût la mettre à l'abri des besoins. C'était prudemment agir sans doute; mais, hélas! il avait attendu trop tard pour entraver un sentiment que la mort seule pouvait rompre.

Le jeune Fritz quitte son amie: la guerre était allumée en Allemagne: il espère que le chemin de la gloire pourra le conduire à la fortune. A vingt ans on s'effraie peu des dangers de la guerre; à vingt ans, lorsqu'on est amoureux, on se croit sûr de vaincre quand l'objet qu'on adore doit être le prix de vos succès.

Lisbeth apprit sa résolution et garda le silence: lorsque le cœur est brisé par une douleur profonde et inattendue, la source des larmes se tarit, la bouche n'exhale plus une plainte; on souffre, on se tait, et bientôt on ne souffre plus, car on a cessé de vivre.

Fritz partit sans revoir son amante; il savait combien il en était aimé; il redoutait sa douleur, elle lui aurait peut-être ôté le courage d'aller chercher loin d'elle les moyens de la rendre heureuse.

Herman employa vainement les soins de la plus touchante affection pour ranimer la jeune fille; le coup était porté : une tendre fleur frappée par l'orage ne renaît plus sur sa tige; elle s'effeuille, se dessèche et disparaît pour toujours.

Lisbeth était trop sensible pour supporter la douleur de cette séparation. Ses forces s'affaiblirent, sa raison s'altéra; bientôt il ne lui resta qu'une pensée, c'est que son amant n'existait plus; il ne lui resta qu'une espérance, c'est qu'elle allait bientôt se réunir à lui. Ses idées se troublèrent au point qu'elle se crut morte, et dès-lors elle devint indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle; elle croyait habiter un autre monde, et ne cherchait plus qu'à rejoindre celui qui l'avait précédée dans le séjour d'éternelle félicité. Chaque matin elle s'échappait de sa chaumière, traversait le bois qui la séparait de la rive où elle supposait que son amant devait se trouver. C'était vers la fin de l'automne; le bûcheron suspendait les coups de sa coignée lorsqu'il entendait la feuille séchée craquer sous ses pieds délicats. Ce léger bruit annonçait l'arrivée de la pauvre jeune fille, et chacun plaignait et respectait son malheur. Bientôt elle paraissait; ses cheveux étaient épars, souvent mouillés par la pluie et couverts de feuilles jaunissantes, qui se détachaient des arbres et retombaient sur sa tête; semblable à ces jeunes nymphes des bois qui, d'une marche légère, cherchent à fuir le faune hardi qui veut attenter à leur pudeur, telle la jeune Lisbeth, l'œil égaré, la démarche rapide, paraissait éviter l'approche des hommes.

Elle arrivait enfin près de cette rivière qui était pour elle le fleuve de la vie, qu'elle croyait avoir passé sans retour; elle errait comme une ombre heureuse sur son rivage fleuri; elle y était assise dès l'aurore, et ne le quittait que lorsque la nuit le couvrait de son voile funèbre : son bonheur, qu'elle nommait son devoir, était d'y attendre son amant.

Le jeune Fritz s'était distingué dans l'armée : en peu de tems il était parvenu au grade d'officier. Le cœur plein d'amour et d'espérance, il venait retrouver son amante adorée : en traversant un hameau placé sur la rive opposée à celle où était située la demeure de Lisbeth, il rencontra le vieux fermier Verner, un ancien ami de son père; où vas-tu, bon Fritz? — Où le bonheur m'attend, répond l'impatient jeune homme... Il allait poursuivre sa course; le bonheur ! il

n'existe plus où tu vas le chercher, lui dit Verner; il raconta alors à Fritz le fatal malheur arrivé à la fille d'Herman.

Fritz frémit d'horreur; mais il espère encore; il connaît le pouvoir de l'amour, il l'implore en faveur de sa jeune amie. Il précipite ses pas; arrivé sur les bords de la rivière, il aperçoit Lisbeth; elle reconnaît à son tour celui qu'elle croit avoir aimé jusqu'au-delà du tombeau; viens, lui dit-elle, en lui tendant les bras, viens, mon ami, je t'attendais; passe aussi comme moi ce fleuve de larmes; ici, sur ce rivage, rien ne doit plus manquer à notre félicité.

A ces mots elle pose un pied dans l'onde frémissante. Fritz descend du rivage opposé, il veut sauver son amante, ou du moins partager son sort: tous deux s'avancent, s'encouragent; ils se rejoignent, leurs bras s'entrelacent... tous deux disparaissent dans l'abîme des eaux.

DONATINE T.

VARIÉTÉS.

L'esprit d'observation s'alimente de la plus simple circonstance. Un observateur peut en tirer une étincelle. Hier, en sortant du Gymnase, où j'étais allée m'amuser du talent flexible de Perlet, j'attendais sous l'auvent qu'une pluie affreuse vînt à cesser, et que je pusse me mettre en route pour gagner ma demeure; point de commissionnaire pour envoyer chercher de voiture; il fallait se résigner; et je riais de mon triste sort, en le voyant partager par beaucoup d'autres dames (disons le en passant, puisque c'est inhérent à notre nature, nous souffrons avec plus de patience un mal commun à tous, qu'un mal qui semble nous être particulier). Les hommes allaient et venaient pour tâcher d'avoir des fiacres; enfin il en arriva quelques-uns, et l'on se porta en foule, espérant être les privilégiés. Tout était pris, hors une seule voiture, qui se trouva ouverte des deux côtés; deux sociétés, conduites par deux élégans, eurent la prétention de s'en emparer. Les cavaliers entrèrent en même tems par les différens côtés, et il s'établit le colloque suivant: « Monsieur, disait l'un, je suis entré le premier. — Cela ne fait rien à la chose, disait l'autre; vous n'êtes pas du bon côté. — Mais, pardonnez-moi; vous

voyez bien que je suis du côté droit. — Bah ! le côté droit... et moi , je suis du gauche , et j'ai aussi mes prétentions. — Eh ! Messieurs , finissez , s'écrièrent les dames , qui étaient demeurées dans la rue pendant cette altercation ; et qui se mouillaient ; finissez , car le centre se crotte. »

M^{lle}. FURET.

Il vient de se passer , en Espagne , un trait de barbarie digne de la jalousie orientale. Un négociant espagnol , croyait avoir à se plaindre d'une jeune demoiselle , lui coupa les deux oreilles , dont l'une a été déposée au greffe , comme pièce de conviction. Nous supposons que nos dames françaises se garderont bien , à l'avenir , de *prêter l'oreille* à un amant espagnol ; car quelle est celle d'entre nous qui peut être sûre de ne pas donner un petit sujet de plainte , au moins une fois dans sa vie ?

THÉÂTRES.

SECOND-THÉÂTRE-FRANÇAIS.

(Suite du *Paria*.)

La cérémonie est prête , au quatrième acte ; le brachmane Akebar fait éloigner les profanes ; mais Alvar , échappé des prisons de l'inquisition et devenu prisonnier d'Idamore , et , par parenthèse , son ami intime , Alvar ne prend pas l'invitation pour lui , et reste spectateur des rites indous. Il est bien malheureux qu'il se soit fait tuer plus tard , parce qu'étant le premier Européen admis à pareille fête , il aurait pu nous donner certains détails que l'on ignore encore. A l'instant où Akebar s'apprête à donner à ses enfans la bénédiction nuptiale , en sa qualité de père et de pontife , Zarès se présente dans l'enceinte de la forêt sacrée ; il est reconnu pour Paria ; les jeunes vierges fuient épouvantées ; les soldats accourent ; on est sur le point de l'immoler , lorsqu'Idamore se place au devant du coup , en se faisant connaître lui-même. Akebar , après avoir prononcé sur lui un effroyable anathème , le fait condamner par un conseil de vieillards ; mais , en rappelant ses exploits , il parvient à sauver les jours de son père , et

reste la seule victime. Il obtient , avant de partir pour le supplice , la faveur d'un dernier entretien avec son père , qui le croit absous. Cette scène est déchirante et admirable. Il est malheureusement difficile de supposer que la condamnation d'Idamore , d'un homme si près du trône , si puissant , si redouté , si connu , n'ait pu parvenir à l'oreille de Zarès. Enfin le jeune Paria s'éloigne de son père pour marcher à la mort ; il est lapidé en chemin , et Alvar , qui a voulu le défendre , succombe avec lui. Zarès apprend qu'il n'a plus de fils , et jette sa malédiction sur Akebar , dont la clémence aurait pu le sauver. Néala qui , pendant toutes ces scènes de désolation , a eu l'imprudence de laisser apercevoir ses larmes et son désespoir , et dont on demande l'exil , se juge elle-même ; elle abandonne Akebar pour suivre Zarès dans sa retraite , et le chef des Brachmanes reste seul avec ses remords.

Cet ouvrage , de même que la tragédie de Zaïre , manque de couleur locale ; mais l'auteur est si poète , quelques situations sont si dramatiques , la pensée première est tellement pleine de philosophie , que la critique sera désarmée. Qu'importe les mœurs , les usages , les coutumes des Indous , si l'on trouve , dans le Paria , comme dans Zaïre , du charme , de l'intérêt et des émotions nouvelles ?

On doit des éloges à Lafargue , à Éric-Bernard , et surtout à mademoiselle Brocard. Nous ne devons pas oublier Provost , qui , encore très-malade , a joué avec une grande intelligence , le rôle d'Emsael ; je ferai encore remarquer à M. Casimir Delavigne , que ce nom est hébreu , mais n'est point indou.

Tout Paris sait déjà à quel excès s'est porté le parterre , qui voulait absolument faire paraître l'auteur.

Des tabourets.... des chaises.... des pommes..... Enfin l'on a commencé la *Gageure imprévue* à onze heures. Mademoiselle Délia jouait la Marquise. L'on espérait cependant qu'elle aurait encore le pied foulé , et qu'elle serait remplacée par mademoiselle Dutertre , qui rend ce rôle avec grâce , décence , et bon ton. Mademoiselle Dutertre , à qui depuis long-tems je cherchais l'occasion de rendre justice , a joué son rôle de Julie d'une manière piquante et spirituelle. David est fort bien aussi dans M. D'Etiennelette.

A. D.

ANNONCE.

Nous avons sous les yeux la 1^{re}. livraison d'une *Collection de COSTUMES ÉTRANGERS en lithographie et coloriés*, (1) publiés par Mlle. Inès d'Esménard, artiste distinguée qui a toujours occupé une place honorable aux différentes expositions du Louvre. La fraîcheur, la grâce et la délicatesse de son pinceau l'ont inscrite dès long-tems au premier rang, dans la peinture en miniature. L'ouvrage que Mlle. d'Esménard offre au public ne peut que lui continuer l'estime que l'on fait de son beau talent.

La livraison qui vient de paraître, se compose de quatre planches représentant des figures hollandaises. L'originalité du caractère est unie à la vérité du costume et à la perfection du dessin. Il nous a semblé seulement que le coloris, assez soigné, ne répondait pas au mérite de cette composition. Il fait brouillard. La cause en vient peut-être de ce que la lithographie est moins que la gravure susceptible de recevoir une teinte décidée, exacte, parfaite. Au reste notre opinion en ceci ne peut faire jugement. Nous aurions désiré qu'en regard de chaque costume l'auteur eut placé un texte de quelques lignes; l'ensemble de la collection eût offert plus d'intérêt. Le souvenir de l'œil est fugitif. Mais Mlle. Inès d'Esménard a sans doute pensé, et avec juste raison, qu'on aimerait à revoir et à consulter souvent un intéressant ouvrage, qui se recommande d'ailleurs par lui-même aux amateurs de jolies et agréables lithographies.

AVIS.

— Pour éviter les méprises que peut occasionner le titre de notre journal, à dater du 1^{er}. janvier prochain, nous en transposerons l'ordre : nous prions les personnes qui auraient des lettres ou paquets à nous faire parvenir, de les adresser au *Petit Courrier des Modes*, rue Mélé, n^o. 28. — On s'abonne, à dater du 1^{er}. et du 15 de chaque mois.

(1) On souscrit chez l'auteur, rue Louis-le-Grand, n^o. 6. — Le prix de chaque livraison est de 2 fr. : il en paraîtra deux chaque mois.

